

Le carnet retrouvé de Charles Le Goffic

Mon carnet de guerre (1914-1919) est un inédit de Charles Le Goffic sur la Grande Guerre vue de Bretagne et de Paris. Après un travail de deux ans pour compléter le tapuscrit réalisé à partir du manuscrit par Julie, l'épouse de l'auteur, Michel Le Goffic, son arrière-petit-fils, en a confié l'édition à An Alarc'h. ► **PAR KLAOD THOMAS**

Cet ouvrage est intéressant à plus d'un titre : tout d'abord, il dépeint le moral des Bretons durant la Grande Guerre, alternant entre « va-t-en-guerre » et au plus bas selon les nouvelles qui parviennent du front.

Ensuite, il nous éclaire mieux sur la véritable personnalité de celui qui ne fut pas rien pour la Bretagne : vice-président de l'Union régionaliste bretonne, sous la présidence d'Anatole Le Braz, il fut politiquement, quoique républicain, attaché aux valeurs anciennes. Et son régionalisme lui permit de défendre la Bretagne dans le cénacle parisien, où il était comme un poisson dans l'eau.

Deux patries

À la page 305, il nous dit clairement sa volonté de voir enseigner le breton : « Je vais déjeuner chez Dottin¹ [...] qui voudrait s'entretenir avec moi au sujet de la campagne stupide menée par Yves Le Febvre² dans *La Pensée bretonne* contre l'enseignement du breton dans les écoles. Cette campagne contrarie d'autant plus Dottin qu'à la faveur de son radicalisme il espérait obtenir des pouvoirs publics, après la guerre, un régime scolaire mixte analogue à celui qui est appliqué dans le pays de Galles. Je suis complètement de son avis sur l'opportunité de cette réforme. »

Charles Le Goffic, qui a très probablement introduit la cornemuse écossaise en Bretagne, où elle devint le biniou bras, était en fait écartelé entre ses deux patries : la grande (la France), pour laquelle il écrivit nombre de livres consacrés à la Grande Guerre (*Dixmude*, *Bourguignottes et pompons rouges*, *Les Marais de Saint-Gond*) et la petite (la

Bretagne), à laquelle il consacra l'essentiel de son œuvre.

Les 500 pages de ce « pavé » se lisent aisément grâce notamment aux anecdotes croustillantes qui le parsèment. Ainsi, à propos d'Anatole Le Braz et de l'Académie française : « Deux Bretons entrant bras dessus, bras dessous, le même jour, à l'Académie, ce serait assez réjouissant. Mais Le Braz est trop personnel pour accepter cette sorte de partage. S'il entre avant moi à l'Académie, je sais bien qu'il fera tout par la suite pour m'en écarter. »

Correspondant de guerre

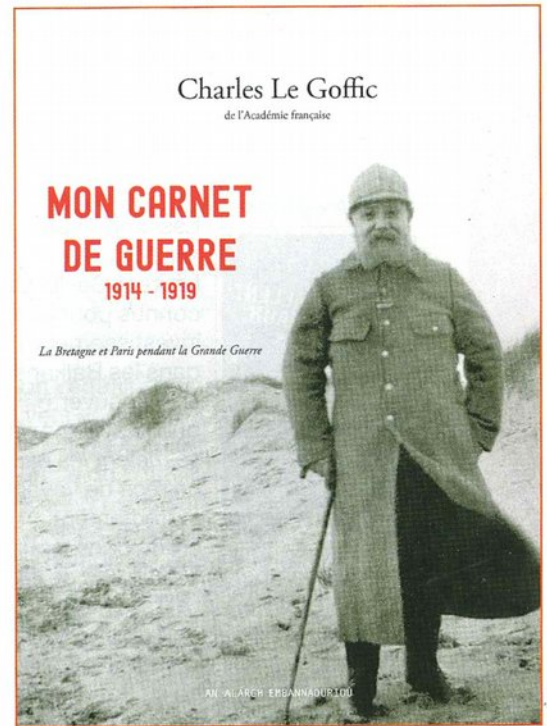
Car le Trégorrois en connaissait du monde : Anna de Noailles, le marquis Régis de L'Estourbeillon, Louis Tiercelin, Jean-Julien Lemordant, Charles Maurras... Pas vraiment des progressistes, il faut bien le dire. Disons à sa décharge qu'il fréquente aussi Félix Le Dantec et Ernest Renan, plutôt de l'autre côté de l'échiquier politique.

Mais c'est sur la vie des Trégorrois durant la guerre que ce livre est une mine. On y apprend tout par le menu : la peur panique des possibles espions de l'arrière, mais aussi l'exploitation des prisonniers de guerre à l'Île-Grande, le prix du beurre au marché du Marc'hallac'h à Lannion... Il se rend aussi sur le front, où il devient correspondant de guerre pour divers journaux : ses allées et venues sont facilitées par le prêt qui lui a été fait d'un uniforme d'officier, probablement par le maréchal Foch.

L'héritage de Le Goffic

Le nombre considérable de personnes citées explique le retard de l'édition du livre : en effet, pour éviter tout procès, la maison d'édition An Alarc'h a dû attendre le décès des protagonistes. Circulant en chemin de fer entre le Trégor, Paris et le front, c'est qu'il en fait des rencontres le propriétaire de Run-Rouz à Trégastel ! Sa curiosité et son empathie expliquent sans doute cela, ainsi que sa volonté farouche d'entrer à l'Académie française, ce qu'il parvint à faire en 1930.

Il mourut en 1932 à Lannion, épuisé par une vie trépidante, dans la maison même qui avait abrité, enfant, un autre



très grand Breton de la littérature : Auguste de Villiers de L'Isle-Adam.

Que reste-t-il aujourd'hui de l'héritage de Charles Le Goffic ? Il fut, comme d'autres (Le Braz, La Villemarqué, Luzel), un frein au jacobinisme et un facteur essentiel de la reconnaissance de la Bretagne, en participant au *Par-nasse breton* et à sa revue, *L'Hermine*. On ne peut que conseiller ses romans hauts en couleur, comme *Le Pirate de l'île Lern*, *Le Crucifié de Keraliès* ou *Morgane la sirène*... La facture, même si elle est moindre que celles de Le Braz ou Luzel, donne libre cours à un imaginaire très celtique. ●

Mon carnet de guerre (1914-1919)

| Charles Le Goffic | An Alarc'h,
530 p., 35 €

1. Georges Dottin, linguiste, successeur de Joseph Loth à l'université de Rennes, dont il fut aussi doyen.

2. Yves Le Febvre, partisan de la disparition de la langue bretonne, ennemi juré d'Émile Masson.

